

Focus - La liberté

La Déclaration universelle des droits de l'homme prévoit (article premier) que « *Les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droit.* »

Elle proclame en outre un certain nombre de libertés fondamentales telles que la liberté d'opinion, la liberté d'expression, la liberté de religion, la liberté d'association, celle de choisir son conjoint, etc.

Qu'est-ce que c'est, la liberté ?

Se peut-il que nous soyons vraiment libres ?

La liberté, qu'est-ce que c'est ?

La liberté est la situation d'une personne qui ne se trouve pas sous la dépendance d'une autre personne, physique ou morale, ou qui n'est pas enfermée. Elle s'oppose ainsi à l'esclavage, à la servitude et à la captivité. Dit de façon positive, la liberté est la possibilité d'agir sans contrainte, en toute autonomie.

La question du choix semble intimement liée à celle de liberté. La liberté existe-t-elle sans choix ?

Liberté naturelle et civile

La liberté n'est jamais absolue. Je ne suis pas libre de me changer en un Adonis ou une Vénus, ou m'envoler comme un papillon. La liberté s'exerce donc dans un cadre, sous certaines contraintes.

On parle souvent de « *liberté naturelle* » pour désigner la liberté qui ne serait soumise qu'aux lois de la nature. Je ne peux certes pas me changer en un Adonis ou une Vénus, ou m'envoler comme un papillon parce que c'est physiquement impossible, mais je peux en revanche faire tout ce qui m'est physiquement possible. Je peux, par exemple, si je suis plus fort ou mieux armé que lui (parce qu'il va sans doute se défendre) aller tuer mon voisin dont le visage ne me revient pas.

Dans l'état de liberté naturelle, l'homme n'a ni droit ni devoir. Il n'existe aucune loi permettant une action, aucune loi non plus pour l'interdire. On l'appelle « *liberté naturelle* » pour évoquer la situation qui prévaut à tout conditionnement, à toute morale, à toute loi humaine. Un hérisson, par exemple, évolue dans cette liberté naturelle : il fait ce qu'il veut¹, parmi ce qu'il peut².

À l'inverse, la liberté civile impose un certain nombre de règles de vie en société. Il n'est toujours pas question de me changer en Adonis ou en Vénus ou de m'envoler comme un papillon, mais je ne peux

¹ D'aucuns interrogeront l'existence d'une réelle « volonté » chez les animaux. N'obéissent-ils pas simplement à un programme qui détermine automatiquement les réponses les plus appropriées à la perception qu'ils ont de la situation dans laquelle ils se trouvent ? La question est intéressante car dans ce cas, il n'y aurait, dans leur chef, aucune liberté puisque aucun choix. La question est tout aussi vaine qu'intéressante dès lors qu'on n'a pas les moyens de la trancher. On comprendra que, dans le contexte de cette phrase, on a pris, pour favoriser la compréhension du propos, l'option d'une « liberté animale ».

² Soulignons que le verbe « pouvoir » a, en français – et au contraire d'autres langues – deux significations. Celle de « kunnen », en néerlandais, qui désigne la capacité (je suis capable de faire ceci ou cela, c'est possible) et celle de « mogen » en néerlandais, qui désigne le droit (j'ai l'autorisation de faire ceci ou cela ; cela ne m'est pas interdit). Dans cette phrase, c'est le sens lié à la capacité qui doit être retenu.

pas non plus tuer mon voisin, quand bien même je me trouverais en capacité de le faire. Elle correspond donc, à première vue, à une restriction de l'ensemble de mes options.

Notons que ce raisonnement, que l'on tient sur ce que l'on peut *faire*, peut aussi être tenu sur ce que l'on peut *penser*. Les deux sont liés, il est des choses que l'on n'envisage pas de faire parce qu'on n'y pense même pas³.

Les philosophes se sont demandé si la vie en société restreignait vraiment les choix des êtres humains. Leurs réponses, si elles divergent parfois, ne sont pas forcément incompatibles.

Voltaire, par exemple, souligne qu'une personne moins « *civilisée* » est moins « *endoctrinée* » par la société et qu'elle a donc un esprit plus ouvert, plus large. Si, depuis votre plus jeune âge, on vous élève dans la foi chrétienne, par exemple, il vous sera plus difficile, plus tard, d'envisager d'autres expressions du sens de l'existence humaine. Un esprit « *orienté* » dans un sens ne perçoit probablement pas autant qu'un autre l'ensemble de toutes les pensées possibles.

Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, se réfère aux hommes primitifs. Ils n'ont selon lui pas à subir les contraintes de la société civile et sont donc certainement au comble du bonheur de goûter la liberté naturelle la plus large possible, dans son état le plus brut.

À l'inverse, d'autres pensent que si la société fixe des contraintes à la liberté, c'est pour permettre aux êtres humains de mieux se réaliser. Aristote a été le premier à évoquer cette idée en disant que l'homme seul ressemble à une bête et que la vie en société l'élève à une dimension supérieure. Elle fut reprise par Hobbes dans sa fameuse formule « *À l'état de nature l'homme est un loup pour l'homme, à l'état social l'homme est un dieu pour l'homme* ».

Une personne vivant hors d'une société utiliserait ses pulsions comme critère de choix des actions qu'elle entreprendrait. Pourrait-on dès lors dire qu'elle est libre si elle se trouve soumise à son seul instinct « *animal* » qui lui dicte son comportement, qui lui impose son joug⁴ ?

Est-on libre quand on est le jouet de ses pulsions ? La vraie liberté, c'est, selon Kant, user de l'autonomie de la volonté. Cela s'apprend dans un contexte de liberté civile qui suppose, paradoxalement, des obligations.

Rousseau a dit que « L'homme est naturellement bon ; c'est la société qui le corrompt. » Il se méfie de celle-ci, mais en reconnaît toutefois les mérites. Dans *Le contrat social*, il écrit : « *L'impulsion du seul appétit est esclavage mais l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* ».

Dans la loi naturelle, on est soumis à des contraintes physiques auxquelles on ne peut pas faire autrement que d'obéir.

Dans la loi civile, on est, en plus, soumis à des lois qui ne sont pas des contraintes physiques, mais des obligations morales. L'obligation morale, au contraire de la contrainte physique, ne s'impose pas de façon impérieuse. On s'y soumet par choix. Dans le cas de la vie en société, s'ajoute donc la liberté de respecter l'obligation morale, ou non.

Alors qu'on aurait pu penser que la liberté civile, alourdie par la loi, est plus étroite que la liberté naturelle, elle la dépasse. Elle permet en effet à l'être humain de s'accomplir en tant qu'être moral, qui discerne le bien et le mal et qui participe à l'organisation de la société. S'ouvre à lui la liberté du citoyen.

³ Ainsi par exemple, de nombreuses jeunes filles n'optent pas pour des études scientifiques parce qu'elles ne les envisagent même pas. Et elles ne l'envisagent pas parce qu'elles ont subi, depuis leur plus jeune âge, un conditionnement inconscient selon lequel ce type de carrière ne convient pas aux femmes.

⁴ Voyez l'incompatibilité des termes « soumis », « dicte », « impose », « joug » avec le registre de la liberté !

En somme, pour Rousseau, l'homme renonce à sa liberté naturelle par le contrat social, mais il la regagne sous une autre forme.

Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui est limitée par la volonté générale, et la possession qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que sur un titre positif.

On pourrait sur ce qui précède ajouter à l'acquis de l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. Mais je n'en ai déjà que trop dit sur cet article, et le sens philosophique du mot liberté n'est pas ici de mon sujet.

Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, I, 8.

Le truc qui n'a rien à voir, quoique...

La relation privilégiée et exclusive entre deux personnes restreint leur liberté. Pourquoi, dès lors, de nombreuses personnes se mettent-elles en couple ? Est-ce seulement pour partager les frais du loyer ?

Se pourrait-il qu'une restriction de liberté soit vécue comme un élargissement des perspectives d'épanouissement et (par conséquent) d'un fait favorable à la dignité humaine ?

Autonomie, émancipation, résilience et libre arbitre

Le mot « *autonomie* » a une double racine grecque : « *avto* » (soi-même) et « *νομος* » (loi). Il s'agit de définir soi-même ses propres lois. On parle ainsi de l'autonomie d'un pays qui définit lui-même sa propre législation. Le terme est aussi utilisé pour les personnes quand elles sont en mesure de définir elles-mêmes ce qu'elles estiment bon, souhaitable.

De plus en plus, l'autonomie désigne la capacité de se débrouiller tout seul, voire d'être « *opérationnel* », par exemple dans l'exercice d'une fonction, d'un métier. C'est un glissement que l'on connaît bien dans l'enseignement. N'a-t-il pas pour vocation de favoriser l'autonomie des élèves, dans le sens de leur capacité à évoluer pleinement libres, dans toutes les dimensions de leur vie d'adulte ? On regrette souvent que l'emportent, sur ces considérations « *générales* », pluridimensionnelles, les apprentissages qui doivent favoriser ses études supérieures ou l'insertion professionnelle...

Le mot « *émancipation* » vient de « *emancipare* », le verbe latin qu'on utilisait pour affranchir un esclave. Le « *mancipium* » était le droit de propriété. L'émancipation met davantage l'accent sur le changement d'état, sur le passage du statut de personne non libre à celui de personne libre.

Dans les faits, dans la vraie vie, cela ne se fait pas aussi vite. Le processus éducatif, par exemple, qui participe à cette émancipation en donnant à une personne les moyens d'exercer sa liberté, est long et jamais achevé.

La résilience va plus loin que l'autonomie. On est habituellement autonome dans un certain contexte. La résilience insiste sur la capacité des personnes à rester autonomes même quand ce contexte change.

Par exemple, Roger est éleveur de vaches. Il se débrouille très bien tout seul. Il est autonome. Un incendie ravage ses étables. Il est ruiné, vend ses terres pour rembourser ses emprunts passés et

acheter quelques chèvres qu'il élève. Il « *rebondit* », arrive à se débrouiller dans le nouveau contexte de sa vie. Il est résilient.

Les mots « *autonomie* » et « *émancipation* » concerne l'action, le comportement humain. Par extension, ils peuvent aussi concerner la pensée.

Ainsi, on peut dire d'une personne capable de se faire sa propre opinion sur un sujet, qu'elle est autonome.

Une pensée émancipée est une pensée qui a pu se libérer de conditionnements qu'elle a connus depuis sa plus tendre enfance. Par exemple, quelqu'un qui a toujours entendu dire que les personnes homosexuelles sont des malades et qui comprend peu à peu que ce n'est pas vrai, que c'est une idée qu'on lui a mise dans la tête, qui parvient à se détacher de ce conditionnement, aura une pensée émancipée. C'est un effort considérable, car chacun est conditionné sur énormément de sujets.

Le libre arbitre concerne le seul domaine de la pensée et des valeurs.

Une personne qui fait preuve de libre arbitre connaît et comprend plusieurs manières de voir le monde, plusieurs façons de discerner le sens de l'existence humaine et du monde qui nous entoure. S'il n'en était qu'une, il n'y aurait pas de choix et, donc, pas de « *libre* »... De plus, cette personne choisit entre ces options, les hiérarchise, en préfère. Elle « *arbitre* » entre elles.

Une personne qui fait preuve de libre arbitre peut donc choisir ce qu'elle veut en fonction des valeurs auxquelles adhère librement.

Aliénation

Le terme d'aliénation est régulièrement associé aux réflexions relatives à la liberté.

Ce terme est d'usage difficile parce qu'il recouvre plusieurs significations selon son contexte. Il vient du latin *alienatio* – qui signifie « *vente* » – qui vient lui même de *alienus* qui signifie « *étranger* », « *éloigné de* ».

En droit, on parle d'aliénation en cas de transfert d'un droit d'une personne à l'autre (par exemple, mais pas seulement, le transfert du droit de propriété en cas de vente ou de don d'un bien).

En psychiatrie, on parle d'aliénation mentale quand une personne se retrouve psychiquement et psychologiquement séparée du monde extérieur. Par extension (et excès de langage) le terme recouvre souvent l'ensemble de personnes qui souffrent de troubles psychologiques, qui « *ne sont plus elles-mêmes* ».

Le terme, enfin, a été repris pour signifier le fait qu'une personne est « *dépossédée* » d'elle-même au profit d'une autre. Le cas de l'esclavage saut aux yeux, mais l'asservissement peut être plus subtil. Une personne qui se trouve sous l'emprise de la drogue ou du jeu, par exemple, n'est plus réellement maître d'elle-même. Ne dit-on pas qu'elle est « *possédée par le démon de son addiction* » ?

Karl Marx va plus loin.

Un homme qui ne dispose d'aucun loisir, dont la vie toute entière, en dehors des simples interruptions purement physiques pour le sommeil, les repas, etc., est accaparée par son travail pour le capitaliste, est moins qu'une bête de somme. C'est une simple machine à produire la richesse pour autrui, écrasée physiquement et abrutie intellectuellement.

Pour lui, le travail, la religion, l'argent, l'État sont aussi des sources d'aliénation.

Selon lui, les conditions de travail loin d'épanouir la classe ouvrière, l'abrutissent, l'asservissent, l'exploitent. Obligé de travailler pour survivre, l'être humain prolétaire n'est pas vraiment libre, propriétaire de lui-même.

Selon lui, la religion, en imposant son joug sur la vie de ses fidèles, les endort, les assoupit, les prive de leur capacité de révolte. L'être humain est dès lors destitué d'une part de sa liberté.

Selon lui, l'argent, opérant comme une source d'addiction, devenant une obsession, lie les pieds et les mains des êtres humains qui se mettent à son service.

L'État, enfin, en alimentant le mythe d'une société dans laquelle les citoyens sont égaux, grugerait ceux-ci.

Par extension, l'aliénation désigne donc toute forme d'asservissement de l'être humain du fait de contraintes extérieures (économiques, politiques, culturelles, sociales) conduisant à la perte de ses facultés, de sa liberté.

Marx et ses disciples n'ont pas le monopole de cette vision critique de la société. Antoine de Saint-Exupéry, dans l'ensemble de son œuvre – mais sans doute plus particulièrement encore dans *Terre des hommes* –, note que l'évolution de la société, s'inscrit dans une désintégration de plus en plus grande de la relation du travailleur avec son travail. La division du travail, notamment, concentre l'attention du travailleur sur une tâche à accomplir davantage que sur l'œuvre elle-même qui résultera de son travail et de celui de ses collègues.

Il raconte l'histoire d'un homme occupé à tailler un bloc de pierre avec un burin et un marteau. On lui demande ce qu'il fait. « *Je taille un bloc de pierre* » répond-il. Un peu plus loin, un autre homme est occupé au même travail. On lui pose la même question. « *Je gagne ma vie et celle de ma famille.* » Un peu plus loin, un troisième homme, occupé à la même tâche. Même question. « *Je bâtis une cathédrale.* » Saint-Exupéry conclut que le troisième a trouvé du sens à son travail et que le sens donné à son travail le grandit et l'émancipe, au contraire du premier, par exemple, qui se trouve abruti par une tâche répétée sans en comprendre la signification. L'un est libre et l'autre aliéné à son travail, a démissionné de son humanité pour offrir sa force à celui qui l'emploie.

Le truc qui n'a rien à voir, quoique...

C'est l'histoire d'un homme qui perd son smartphone. Il ne peut plus téléphoner à ses contacts et ceux-ci ne peuvent plus le joindre. Il se connecte à Facebook depuis son ordinateur, mais WhatsApp est mort, comme les SMS.

Il demeure ainsi une semaine dans l'embarras avant de procéder à l'acquisition d'un nouvel appareil.

Cet épisode lui montre combien il est dépendant de son smartphone. Il manifeste son aliénation à cet appareil.

Dans le même temps, il redécouvre tout ce que cet appareil lui permet de faire et qui ne serait pas possible autrement. Il élargit, manifestement, le champ des possibles et, du coup, l'espace de sa liberté.

Le smartphone, instrument d'aliénation ou de liberté ?

Et la voiture ? Et le pacemaker ? Et le GPS ?

Liberté et responsabilité

Une personne contrainte d'obéir ne peut être considérée comme responsable de ses actes, bons ou mauvais ; une personne libre, oui.

Être responsable d'un acte signifie qu'on peut nous l'attribuer et que nous puissions en répondre afin d'en assumer les conséquences.

Cela implique qu'il faut être l'auteur de cet acte et conscient, capable de discernement. On ne dit par exemple pas d'un bébé qu'il est « responsable » d'avoir fait tomber et brisé le beau vase en porcelaine de Chine du salon⁵.

La responsabilité implique donc le choix délibéré, le caractère volontaire de l'action. Elle est intimement liée à la possibilité que cette action pût ne pas être, donc au choix de l'accomplir ou non.

Il n'y a donc pas de responsabilité possible sans liberté.

Ainsi par exemple Raymond, touriste, est libre de choisir son itinéraire pour aller d'un point A à un point B, mais Sigismond, militaire, est contraint par l'itinéraire qui lui est imposé. Raymond est responsable de son choix ; Sigismond pas (puisque'il n'y a pas eu de choix). Sarah est libre de se marier, ou non, avec Daniel. Dans un autre pays, Irma est contrainte, par la tradition d'épouser Robert. Dans le premier cas, Sarah peut être tenue pour responsable de son choix ; dans le second, Irma ne peut pas l'être.

Il en résulte deux observations.

- 1 Peut-on estimer que Sigismond et Irma n'ont pas le choix ? N'a-t-on pas toujours le choix ? Sigismond ne peut-il pas désobéir aux ordres et choisir un autre itinéraire que celui qui lui est imposé ? Irma ne peut-elle refuser le mariage que l'on a arrangé pour elle ?

Théoriquement, oui, tant qu'il ne s'agit pas de contraintes physiques, naturelles, dont on ne peut s'exonérer (loi de la gravitation, par exemple). Force est toutefois de constater qu'il faut, dans certains cas, une force de caractère bien trempée pour s'opposer aux lois qui s'imposent à nous et pour prendre le risque d'en payer le prix.

La figure d'Antigone est de cette trempe-là, mais tout le monde n'est pas Antigone...

- 2 La coutume, la loi organisent la société pour accroître l'espace de développement de la dignité de chacun-e. Parfois, comme dans le cas des mariages forcés, cela ne se passe pas ainsi. Le respect scrupuleux de la loi peut, dans de tels cas, être contreproductif.

Se pose alors la question de la désobéissance civile, illégale, mais légitime...

Liberté, sécurité et désobéissance civile

Dans certains cas, renoncer à sa liberté peut (sembler) faire du bien, participer à notre épanouissement. Prenons le cas de personnes qui préfèrent un voyage organisé, où tout est prévu, sans pouvoir déroger au programme. Ils vous diront qu'ils trouvent cette formule – dans laquelle ils renoncent pourtant à une bonne part de liberté) comme reposante et sûre.

⁵ On raconte à cet égard l'histoire – légende urbaine ou pas, peu importe – selon laquelle Freud aurait offert un livre de grand prix à son enfant en bas âge. Celui-ci en déchire consciencieusement les pages, l'une après l'autre, sous le regard de son père. Surgit la mère, appelée à d'autres tâches qui se récrie et sermonne l'enfant. Freud l'aurait interrompue : « Pourquoi te fâches-tu sur lui ? Il a fait de ce livre que je lui ai donné le meilleur usage qu'un enfant de son âge pouvait en avoir. S'il est une personne à blâmer, c'est moi qui le lui ai offert. »

Le repos et la sécurité sont du reste des droits fondamentaux (voir les articles 3 et 24 de la Déclaration universelle des droits de l'homme).

La question de la renonciation à sa liberté se pose aussi dans l'attitude que l'on a vis-à-vis de la loi. Y obéir aveuglément, c'est jouer la carte du repos (on ne se pose pas de question) et de la sécurité (on ne peut rien nous reprocher). Pourtant, le respect scrupuleux de la loi peut aller à l'encontre de l'objectif que celle-ci vise.

Un exemple classique en la matière est celui du code de la route. Vous circulez sur une route à deux bandes séparées par une ligne blanche continue. Devant vous, un véhicule tombe en panne et s'immobilise sur sa bande de circulation. Si vous vous arrêtez et attendez sous prétexte qu'il est interdit de franchir la ligne blanche et que tout le monde fait pareil, un embouteillage monstre se forme. Dans la vraie vie, on dépasse prudemment le véhicule en panne, franchissant la ligne blanche continue. On ne respecte pas la loi, mais on respecte son objectif général qui est d'organiser la circulation des véhicules automobiles sur la voie publique d'une façon qui maximise la sécurité et la mobilité des usagers.

Les lois, les règles et aux protocoles auxquels on pourrait être tenté de recourir pour vivre sans réfléchir ne nous exonèrent pas de prendre des décisions et, donc, d'exercer notre liberté.

Il arrive donc que, en certaines circonstances (telle que celle de l'exemple mentionné), la désobéissance à la loi soit souhaitable pour atteindre l'objectif qu'elle s'est fixé.

La désobéissance civile s'exprime, ceci dit, le plus souvent dans des circonstances plus graves, notamment lorsque la loi interdit des actes que des citoyens peuvent légitimement considérer comme allant dans le sens du respect des valeurs d'une société.

Soit une entreprise dont on apprend qu'elle exploite éhontément des enfants pour la production des vêtements. Des rapports indépendants ont mis en avant qu'ils travaillaient 15 heures par jour et respiraient des produits toxiques. D'ailleurs, un travailleur sur deux ne survit pas plus de deux ans à ce travail. Des citoyens découvrent cela et que ces vêtements sont commercialisés dans une chaîne de magasins. Ils décident de se rendre dans ces magasins et de lacérer ces vêtements à coups de cutter pour en empêcher la vente et faire cesser cette production. La loi l'interdit, formellement, mais n'est-ce pas compatible avec ce que vise ultimement la loi : créer un espace dans lequel les personnes peuvent vivre et s'épanouir ?

Liberté et « programmation psychologique »

Nous faisons l'objet – sans forcément en prendre conscience – de différents conditionnements.

De très nombreuses études de psychologie étudient cette question. Elles mettent en évidence que les êtres humains peuvent, dans certaines circonstances, adopter « librement » des comportements qui vont à l'encontre de leur volonté.

L'expérience de Ash

L'expérience de Ash s'adresse à une demi-douzaine de personnes placées l'une à côté de l'autre. Appelons-les A, B, C, D, E et F. On affiche trois traits de taille différente. Un petit, un moyen et un grand. On présente un morceau de bois et on demande aux participants s'il est de la même taille que le petit trait, que le moyen ou que le grand. C'est une évidence. Pourtant, A, B, C et D, qui sont des complices de l'expérimentateur, se trompent. E connaît la bonne réponse et est surpris que les autres ne la communiquent pas. Dans de nombreux cas, E préférera donner la même réponse que les quatre premiers, même s'il la sait pertinemment inexacte. S'il donne la bonne réponse, A, B, C, D et F ont pour consigne de le regarder avec un air surpris, comme s'ils le prenaient pour un fou. La fois suivante où A, B, C et D donneront une réponse inexacte, E, échaudé par cette réaction désagréable, les imitera.

Cette expérience met en avant que nous avons une tendance importante à nous conformer à ce que les autres sont ou font. Nous pouvons préférer imiter les autres pour nous intégrer à être vraiment nous-mêmes.

L'expérience de Milgram

L'expérience de Milgram en est un exemple. Deux personnes, A et B, vont participer à une expérience. A est placé derrière un pupitre ; B se trouve quant à lui attaché à une chaise, des électrodes placées sur son corps. L'expérience, leur dit-on, porte l'aide que des chocs électriques peuvent apporter, ou non, à la mémorisation. A lira des paires de mots à B, après quoi il communiquera aléatoirement un mot à B, lequel devra communiquer le second mot de la paire à laquelle il appartient. En cas d'erreur, A doit appuyer sur le premier bouton d'une série de boutons situés sur le pupitre. Cela déclenche une impulsion électrique dans le corps de B. En cas de deuxième erreur, A presse le deuxième bouton, auquel correspond une décharge plus forte, et ainsi de suite. Sur le pupitre figurent ainsi une vingtaine de boutons successifs auxquels correspondent – c'est indiqué clairement – des niveaux croissants de décharge. Les derniers boutons, de couleur rouge, indiquent que les décharges sont, alors, mortelles.

L'expérience est suivie par des scientifiques au moyen de caméras ou de vitres sans tain. B se trompe et A lui envoie des décharges, de plus en plus fortes malgré les cris, eux aussi de plus en plus forts, de B qui semble ne pas apprendre grand chose. Ces hurlements peuvent parfois déstabiliser A qui se tourne alors vers le responsable de l'expérimentation qui, d'un signe de la tête, lui intime l'ordre de poursuivre l'expérience. A ignore que, en vérité, B ne ressent pas la douleur qu'il fait d'avoir. C'est un excellent comédien. Ce qui importe, c'est de constater que dans deux cas sur trois, A ira jusqu'à donner la mort, volontairement, à quelqu'un qui ne lui a rien fait, par soumission à une autorité.

Cette expérience montre que des personnes, par soumission à une autorité, commettent des actes qu'ils réprouvent.

La dilution de responsabilité

Cette matière fut considérablement étudiée suite au décès de Kitty Genovese, qui traumatisa l'Amérique.

Un homme est pris de malaise dans un lieu de grande fréquentation (centre commerciale un jour de soldes, plage bondée, etc.) et gît sur le sol, à moitié inconscient. Personne n'y prête attention. Par contre, si ce même homme est pris de malaise dans un lieu presque désert, les quelques rares participants s'approcheront de lui et en prendront soin.

Cette expérience montre que nous nous défilons facilement de notre responsabilité de porter assistance à une personne en danger si nous pensons que bien d'autres personnes pourraient le faire à notre place.

Ces trois expériences montrent que les circonstances nous dictent souvent notre comportement. On pourrait écrire que l'être humain est « programmé » pour se comporter comme ceci ou comme cela en certaines circonstances. Cette « programmation » n'est pas absolue. Il y a toujours des personnes qui adoptent le comportement « attendu », conforme à leurs valeurs, même quand le contexte dans lequel elles se trouvent les pousse à agir autrement. Il n'empêche : l'être humain est influençable, très influençable, très très influençable.

On peut y ajouter les biais cognitifs, ces situations (telles que, par exemple, la gestion des dissonances cognitives, le biais de cadrage, l'illusion des séries, le biais d'appariement, le biais de représentativité, la perception sélective, l'effet de simple exposition, le biais d'appariement, l'illusion de corrélation, le biais de l'option par défaut, le biais de conformisme, le faux consensus, le biais des

coûts irrécupérables, le biais de confirmation et le biais du parieur) dans lesquelles notre esprit agit de façon irrationnelle.

Dans quelle mesure peut-on, dans ce cas, parler de liberté ?

Liberté et conditionnement

Nous grandissons dans une société donnée, au sein d'une certaine famille et entourés d'amis qui nous influencent. On sait par exemple que de nombreux facteurs culturels ont pour conséquences que beaucoup de jeunes filles n'envisagent pas autant que les garçons de leur âge de s'investir dans une carrière scientifique. Elles n'en sont pourtant pas moins capables, intrinsèquement. Depuis leur plus jeune âge, elles ont intégré, de façon inconsciente, un certain nombre de représentations cognitives sur les rôles respectifs des hommes et des femmes dans la société. Dans certains cas, c'est cette représentation cognitive qui les influence au point de ne pas considérer une telle carrière.

Sommes-nous donc complètement libres quand on voit toute les influences de notre environnement.

On utilise le terme de conditionnement dans le cas d'animaux qu'on éduque à apporter, presque mécaniquement, une réponse à un stimulus. On lui dit « *la patte* » et il lève la patte.

Certains philosophes n'ont pas hésité à estimer que les êtres humains sont bien moins libres qu'ils ne l'imaginent du fait qu'ils sont considérablement « *conditionnés* », par leur culture, leur entourage, leur famille, à agir comme ils le font.

Dans de nombreux tribunaux, une fois établie la culpabilité d'une personne inculpée, on considère son passé afin de voir si elle peut faire valoir des « *circonstances atténuantes* ». Celles-ci sont des éléments de sa vie passée (entourage familial, par exemple) susceptibles d'expliquer son comportement fautif, d'atténuer sa responsabilité. Si « *les circonstances extérieures* » de sa vie portent une part de responsabilité, c'est bien que la responsabilité de la personne concernée – et donc sa liberté – n'est pas totale.

Jean-Paul Sartre, un philosophe du 20^e siècle, a eu cette phrase : « *Je suis responsable de ce que les autres ont fait de moi.* » L'être humain est, selon lui, libre (et responsable) dans un champ délimité par son environnement.

Pouvons-nous être vraiment libres ?⁶

L'argument décisif utilisé par le bon sens contre la liberté consiste à nous rappeler notre impuissance. Loin que nous puissions modifier notre situation à notre gré, il semble que nous ne puissions pas nous changer nous-mêmes. Je ne suis « libre » ni d'échapper au sort de ma classe, de ma nation, de ma famille, ni même d'édifier ma puissance ou ma fortune, ni de vaincre mes appétits les plus insignifiants ou mes habitudes. Je nais ouvrier, Français, hérédosyphilitique ou tuberculeux. L'histoire d'une vie, quelle qu'elle soit, est l'histoire d'un échec. Le coefficient d'adversité des choses est tel qu'il faut des années de patience pour obtenir le plus infime résultat. Encore faut-il « obéir à la nature pour la commander », c'est-à-dire insérer mon action dans les mailles du déterminisme. Bien plus qu'il ne paraît « se faire », l'homme semble « être fait » par le climat et la terre, la race et la classe, la langue, l'histoire de la collectivité dont il fait partie, l'hérédité, les circonstances individuelles de son enfance, les habitudes acquises, les grands et les petits événements de sa vie.

Cet argument n'a jamais profondément troublé les partisans de la liberté humaine : Descartes, le premier, reconnaissait à la fois que la volonté est infinie et qu'il faut « tâcher à nous vaincre plutôt que la fortune. C'est qu'il convient ici de faire des distinctions ; beaucoup des faits énoncés par les déterministes ne sauraient être pris en considération. Le coefficient d'adversité des choses, en particulier, ne saurait être un argument contre notre liberté, car c'est par nous, c'est à-dire par la position préalable d'une fin, que surgit ce coefficient d'adversité. Tel rocher, qui manifeste une résistance profonde si je veux le déplacer, sera, au contraire, une aide précieuse si je veux l'escalader pour contempler le paysage.

⁶ Ce texte est probablement un peu plus compliqué d'accès pour les élèves. Il est livré ici pour les enseignants.

En lui-même - s'il est même possible d'envisager ce qu'il peut être en lui-même - il est neutre, c'est-à-dire qu'il attend d'être éclairé par une fin pour se manifester comme adversaire ou comme auxiliaire.

Jean-Paul Sartre, 1943, *L'être et le néant*, éd. Gallimard, pp. 538-539

La force du destin

Et si tout était écrit là haut ?

N'avons-nous pas tous envisagé un jour l'hypothèse que nous serions les jouets du Destin, que notre liberté ne serait que factice dès lors que des forces supérieures (que l'on peut appeler Dieu, le Destin, le Grand Livre) orienteraient notre vie à leur gré ?

Œdipe, déjà

Les tragiques grecs tels que Sophocle (encore lui !) ont étudié cette question. Dans Œdipe-Roi, on assiste à l'histoire d'Œdipe. Son père, Laïos, consulte un oracle qui prédit l'avenir de la façon suivante : « Cet enfant tuera son père et épousera sa mère ! » Du coup, Laïos, pour éviter cette issue fatale, charge un de ses hommes de se saisir du bébé et d'aller le tuer dans la montagne. L'homme prend le bébé, va dans la montagne, mais n'a pas le cœur de tuer l'enfant. Il le laisse donc bien vivant, certain qu'une bête sauvage le trouvera et le dévorera. C'est finalement un vieux berger qui découvre l'enfant, le recueille et l'élève. Celui-ci devient un jeune adulte costaud. Il va pour découvrir le monde. Sur un sentier un peu escarpé de la montagne, il croise un homme qu'il ne connaît pas, accompagné d'une escorte.

– Laisse passer ton roi, dit celui-ci. Écarte-toi de son passage. dit celui-ci.

– C'est moi qui vais montant. J'ai priorité. Écartez-vous vous-mêmes.

Le ton monte, ça vire à la bagarre et le jeune homme, Œdipe, ignorant que c'est son père, tue le roi en question. Il poursuit sa route, arrive à Thèbes, en grand deuil de son roi, s'y installe, finit par séduire la veuve du roi en ignorant que c'est sa mère. Il l'épouse, devient roi.

Plus tard, il apprend la vérité et, sombrant dans une profonde dépression, se crève les yeux et quitte la ville.

Sophocle nous fait réfléchir sur la vanité de vouloir s'opposer à l'accomplissement de son destin...

Suis-je libre si, de toute façon « *quelqu'un* » a déjà décidé la façon dont je me comporte ?

Il n'y aurait donc pas de réelle liberté – et donc pas de responsabilité possible – dans le cas où nos actes seraient décidés hors de notre consentement.

Pourrait-on par exemple condamner une personne qui reconnaît avoir assassiné huit enfants si l'on pense qu'il n'est, en réalité, que l'exécutant d'un être maléfique ?

Liberté et déterminisme

On parle de déterminisme pour désigner les idées selon lesquelles nos pensées et comportements seraient déterminés en dehors de nous, par des circonstances ou parce qu'elles seraient inscrites dans quelque chose qui s'apparente au destin.

Le déterminisme est très présent dans le monde physique. Un objet en mouvement arrivera en un lieu parfaitement prévisible – peut-être au moyen de calculs compliqués, mais prévisible – si l'on est en mesure d'utiliser les formules requises de la science cinétique.

L'être humain est aussi l'objet d'un certain déterminisme dans la mesure où des lois biologiques (telles que celles liées au vieillissement, par exemple) s'imposent à lui.

Spinoza a, à cet égard, une position singulière. L'extrait suivant est issu de la *Lettre à Schuller*.

J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée (...) Vous le voyez bien, je ne fais pas consister la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité. (...) Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans le mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle est définie par l'impulsion d'une cause extérieure. Et ce qui est vrai de la pierre, il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer (...) Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs désirs et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit désirer librement le lait et un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est craintif, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par une décision libre ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un dément, un bavard, et d'autres de ce genre, croient agir par une libre décision de leur esprit, et non pas portés par une impulsion. Ce préjugé étant naturel, congénital parmi tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas aisément.

Dans l'extrait ci-dessus, Spinoza défend l'idée selon laquelle nous pensons à tort être libres. En réalité, selon lui, nous ne le sommes pas car nos impulsions qui nous font préférer une option de l'alternative plutôt qu'une autre s'impose à nous.

Je crois être libre, au restaurant italien, un osso bucco plutôt que l'escalope milanaise, mais ma décision d'opter pour celui-ci plutôt que celle-là m'est dictée par une impulsion que je ne maîtrise pas. Certes, je choisis, mais, opérant ce choix, je suis l'objet de forces déterministes. « *La liberté conçue comme libre arbitre est une illusion de la conscience humaine* ».

Notons que le déterminisme n'est pas le fatalisme.

Le déterminisme fait apparaître des liens de cause à effet. S'il se passe ceci, alors il se passera cela. Ainsi par exemple, ce qu'on appelle le déterminisme social consiste à noter que plus une personne est pauvre, plus est élevé le risque que ses enfants le deviennent aussi. Et, de même, les enfants des riches ont une probabilité élevée d'être riches. Savoir cela ne signifie pas qu'il s'agit d'une fatalité. On peut agir pour diminuer ce déterminisme. Par exemple, mettre en place des systèmes de bourses qui aident les personnes précarisées à fréquenter l'enseignement supérieur et à atteindre des emplois rémunérateurs.